

## EMANOIL MARCU SUR LE BONHEUR DE TRADUIRE CIORAN

Entretien réalisé par Muguraş CONSTANTINESCU

1. M.C. : – *Monsieur Emanoil Marcu, nous savons que vous êtes parmi les chanceux qui ont rencontré Emil Cioran. Quelle est l'importance de votre rencontre avec le grand écrivain et en quelle mesure a-t-elle influencé votre décision de traduire l'intégrale des Cahiers ?*

E.M. – Oui, rencontrer Cioran a été une chance. Mais à l'époque où cela s'est produit – en 1988 –, j'ignorais que j'allais devenir (ne serait-ce que par la quantité) le traducteur « attitré » de Cioran. J'ai voulu le rencontrer simplement parce que je l'admirais, sans aucune visée éditoriale (et pour cause ! – c'était en 1988, j'avais réussi à publier quelques pages seulement de Cioran, dans quelques revues littéraires, et tout en serait resté là sans la chute du régime). Finalement, je me réjouis que cette rencontre ait été si peu « utilitaire », car j'ai pu de la sorte m'imprégner, pour ainsi dire, de sa pure essence. Je garde de Cioran le souvenir de l'être humain le plus lumineux que j'aie jamais rencontré : je l'ai vu, littéralement, rayonner. Mais que cela ait décidé de mon parcours ultérieur ou de quoi que ce soit, non, je ne saurais le dire, je n'y vois pas un rapport de cause à effet.

2. M.C. – *En quoi consistent les difficultés de traduire Cioran ? Son écriture dense, serrée, de type aphoristique se retrouve-t-elle dans les Cahiers ?*

E.M. – Je dirais que la principale difficulté consiste à être un écrivain aussi impeccable que Cioran, à re-produire en roumain la perfection de son style, car Cioran, avant d'être un philosophe ou un théoricien, est un immense écrivain. En ce qui me concerne, le traduire n'a pas été un travail particulièrement ardu, j'avais la sensation que cela coulait de source, à cause peut-être d'une certaine affinité d'esprit, voire empathie avec lui, et je le dis sans présomption aucune.

Bien sûr, son écriture se retrouve dans les *Cahiers*, avec en prime un supplément de spontanéité, de franchise... Au fond, les *Cahiers* sont le laboratoire de création de Cioran, son atelier, qui contient *in nuce*

à peu près toute son œuvre, plus un témoignage de vie exceptionnel. C'est, je pense, son œuvre maîtresse, son grand chef-d'œuvre.

3. M.C. – *Mais le plaisir de traduire Cioran ? La récompense du traducteur ?*

E.M. – Le plaisir de traduire Cioran ? – Il a été immense ! Un vrai bonheur... La récompense du traducteur ? – Ce bonheur même.

4. M.C. – *Quels autres livres de Cioran auriez-vous aimé traduire ? Pourquoi ?*

E.M. – En fin de compte, j'aurai traduit pas mal de ses livres... *La Tentation d'exister, Histoire et utopie, Exercices d'admiration, Aveux et anathèmes, Le Mauvais démiurge, Le Cahier de Talamanca, Cahiers I, II, III...* Que désirer de plus ? Je me souviens qu'au tout début je m'aurais estimé très satisfait de traduire un seul livre de Cioran...

5. M.C. – *Comment collaborez-vous avec Vlad Russo avec qui vous signez la traduction des Cahiers ? Est-ce qu'on peut parler d'une traduction « en duo » ? Mais avec Vlad Zografi, le « rédacteur » des Cahiers ?*

E.M. – La collaboration avec Vlad Russo a été excellente, et cela se voit, j'espère, dans la qualité du travail, dans l'unité de ton etc... C'est assez remarquable, surtout quand on pense que cette collaboration a été un peu fortuite : c'était un gros pavé de 1000 pages, éditorialement ça pressait, il fallait gagner du temps et on a dû partager le travail. Techniquement, chacun a traduit une moitié de chaque volume (moi la première, lui la seconde), puis, chacun a revu la copie de l'autre et on s'est mis d'accord... Une traduction « en duo » est donc parfaitement possible, du moins si l'on trouve le bon partenaire. Et, je dois le dire, le troisième membre de l'équipe a été Vlad Zografi, le « rédacteur » du livre (vous avez bien fait de mettre les guillemets, car il a été bien plus qu'un simple rédacteur). Cela dit, je dois ajouter que les Vlad, avant d'être mes collaborateurs, sont mes amis.

6. M.C. – *Y a-t-il une part d'intraduisible dans l'écriture de Cioran ? Y a-t-il dans les Cahiers des fragments qui vous hantent encore, que vous aimeriez reprendre, re-traduire ?*

E. M. – Cioran est un auteur qui « passe » plutôt bien d'une langue à l'autre. Bon, j'ignore s'il est traduisible en chinois, mais en roumain, je le répète, il passe mieux que beaucoup d'autres auteurs. Quant à le reprendre, à le re-traduire, il faut dire que j'ai eu cette chance : car il est essentiel pour le traducteur d'avoir suffisamment de recul, de revoir son

travail après un laps de temps convenable, d'un œil frais, reposé ; or, tous les livres de Cioran en sont à leurs troisième édition, aussi ai-je pu les figoler à souhait. Et, je vous assure, chaque fois qu'on revoit une traduction on est tenté de changer quelque chose... Mais le risque existe également, à trop astiquer un texte, de le « noyer », de le « griffer ». Il faut savoir quand il est « à point », et s'arrêter.

7. M.C. – *Paul Auster a imaginé dans Le Livre des illusions un personnage qui, pour des raisons existentielles, « s'attelle » à la traduction des Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand ? J'ai trouvé ailleurs, dans d'autres contextes l'emploi du verbe « s'atteler » à propos de quelqu'un qui s'engage dans une traduction d'envergure. Avez-vous eu ce sentiment à propos de la traduction de Cioran ? Combien de jours de travail, combien de pages avez-vous consacré aux Cahiers ?*

E.M. – Non, pas vraiment, car je n'ai pas eu un grand projet initial (tel, par exemple, celui de Mme Irina Mavrodin sur Proust). Quand M. Liiceanu, après mon premier « Cioran », m'avait proposé de „m'atteler“ à l'intégrale Cioran, j'ai eu peur, je l'avoue, et peut-être trop de scrupules (dans le sens de pudeur, ce qui peut être paralysant). Alors, cela s'est fait à four et à mesure, en douceur, j'ai simplement vu s'entasser le nombre de pages, de livres traduits. Par ailleurs, je n'ai jamais comptabilisé le temps qu'il m'a fallu pour faire une traduction, mais je peux croire, à considérer la liste des titres que j'ai traduits en 15 ans, que je suis plutôt productif.

8. M.C. – *Sanda Stolojan a raconté dans son journal la manière dont Cioran « contrôlait » la façon dont elle traduisait Lacrimi și sfinți, ses nombreuses interventions dans le texte traduit, finalement une sorte de « censure » que Cioran voulait exercer sur le travail de sa traductrice du roumain vers le français. Pensez-vous qu'il s'agit là d'un phénomène dérivé de l'autotraduction, d'une autotraduction manquée, jamais osée ? Pensez-vous que la traduction de Cioran du roumain vers le français est plus difficile encore ?*

E.M. – Elle l'est fatalement pour un natif /une native de langue roumaine. Sans pour autant être impossible, même pour les Cioran de jeunesse, si « exubérants ». Mais je voudrais mentionner ici un autre témoignage, celui d'Ilinca Zarifopol qui, elle, l'a traduit en anglais. Il me semble plus significatif encore, hautement significatif, car là Cioran insistait moins sur la conformité, sur l'exactitude, sur ce

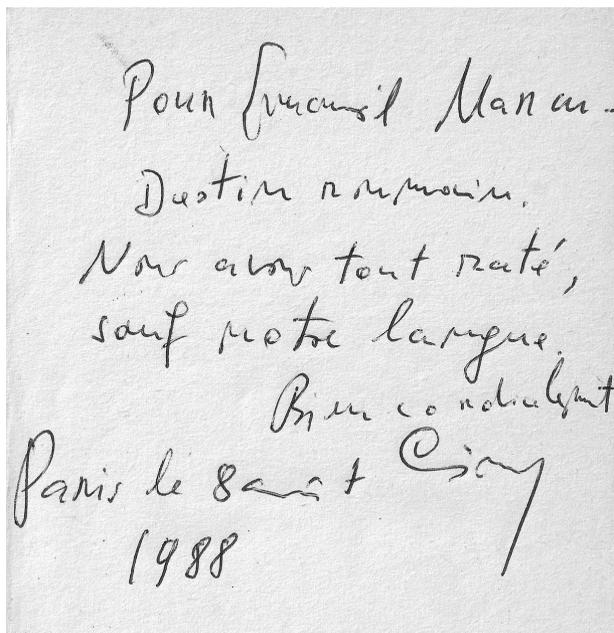
qu'on appelle la *fidélité* d'une traduction, mais ne cessait de lui répéter, comme un leitmotiv : « Et surtout que ça sonne bien ! »

Quant à l'autotraduction et au « phénomène » qui en découle (cette hésitation à se traduire soi-même), j'avoue que moi aussi je le constate sans pouvoir me l'expliquer... Doinaş aurait pu très bien se traduire seul en français, pour quoi donc aura-t-il préféré confier cette tâche, comme il l'a fait, à d'autres ? C'est que le joli dicton « on n'est jamais si bien servi que par soi-même » ne fonctionne pas dans tous les cas de figure...

9. M.C. – *Quelles sont les traces que la traduction de Cioran a laissées dans votre expérience du traduire ?*

E. M. – Ces traces-là existent, sans nul doute, mais, franchement, je ne saurais les dire. Par ailleurs, trop d'(auto)analyse – et, partant, de théorie – ça dessèche, ça tue le mystère. C'est pourquoi je préfère rester un simple praticien de la traduction.

M.C.



Pour l'universel Manu-  
Destin rommain.  
Nous avons tout raté,  
sauf notre langue.  
Bien cordialement  
Paris le 8 août Cioran  
1988